

The Limits of Control
Le médium est le message
Les limites du contrôle — États-Unis 2009, 116 minutes

Sami Gnaba

Number 261, July–August 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1896ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2009). Review of [The Limits of Control : le médium est le message / *Les limites du contrôle* — États-Unis 2009, 116 minutes]. *Séquences*, (261), 25–25.

The Limits of Control Le médium est le message

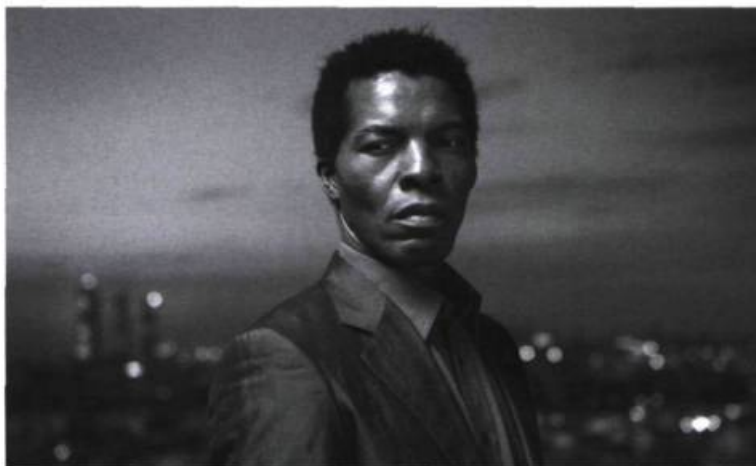
En cette saison d'opulentes productions formatées, le dernier Jarmusch prend les allures d'une manifestation quasi extraterrestre tant sa beauté, son étrangeté et son intelligence submergent le spectateur dans une béatitude exquise. Après deux films plutôt erratiques (*Coffee and Cigarettes*, *Broken Flowers*), le toujours aussi aventureux Jarmusch nous sert probablement son œuvre la plus ambitieuse à ce jour... d'une belle brillance réflexive.

SAMI GNABA

Disons-le ainsi : *The Limits of Control* suscitera probablement des réactions animées chez les spectateurs, plus accoutumés à des ornements superflus qu'à une vraie expérience sensorielle. En guise d'introduction, on se permettra tout simplement d'affirmer que le film dépasse courageusement et sans aucun détour les espaces dictés par la fiction pour plutôt nous attirer dans une sorte de tableau filmique abstrait, n'adhérant à aucun mouvement psychologique concret ou rationnel. Une idée formulée tant dans sa forme (la perception subjective du héros modelant le décor par exemple) que dans ses récurrentes déclarations philosophiques (« Reality is subjective... », ou « The universe has no center or edges... »). Ludisme donc, effluves poétiques et une obstination artistique qui se juxtaposent parfaitement : tels sont les traits majeurs et symptomatiques de la cartographie jarmuschienne.

Tirant son titre d'un obscur essai écrit par le père de *The Naked Lunch* en personne, William S. Burroughs, le dernier Jarmusch met en scène un homme solitaire, laconique, tout fraîchement débarqué en Espagne, probablement un tueur à qui on a confié une mystérieuse mission. Au travers de son errance, il croise d'étranges personnages — qu'on croirait tout droit sortis de l'énigmatique *The Big Sleep* — avec lesquels il échange des instructions aussi indéchiffrables qu'inintelligibles dissimulées à l'intérieur de boîtes d'allumettes. Sous ses airs de polar, *Limits* nous convie à quelque chose de plus impressionniste, une plongée plastique prenante dans l'inconscient de ses personnages, à la logique narrative évacuée. Alors que certains de ses détracteurs pourraient l'accuser (dans une époque où le risque est refoulé et où des films comme *Wolverine* règnent sur les multiplex) de complaisance ou même d'une certaine frime intellectuelle, on ne peut que s'enthousiasmer, que s'enchanter même, devant l'acharnement et la ténacité de Jarmusch, deux qualités qu'arbore dignement sa récente offrande, une œuvre contemplative secouant fermement nos habitudes spectatoriennes, travaillant par bribes allusives et réflexives (les scènes de musée).

Autoproclamé trop modestement amateur (*un amoureux de la forme*, selon ses propres dires), Jarmusch déploie ici, plus que dans n'importe lequel de ses autres films, une radicalité de style à la fois étrange, insondable et captivante, sacrifiant le minimalisme et le monochrome de ses aventures antérieures au profit d'une construction formelle vivifiante et métaphysique. C'est comme s'il avait renié, l'instant d'une nouvelle expérimentation, ses terres cinématographiques originelles (même si on retrouve manifestement les traces de cette écriture et ce tempo fort distincts, ponctués ici par la musique de Boris et le caprice des deux espressos commandés dans deux tasses séparées par le héros) pour aller



Lone Man, un homme solitaire, laconique

regarder aux abords d'un autre terrain encore «inconquis» par son objectif, évoquant au détour le Rivette d'antan et Antonioni, période *Blow Up*.

En véritable esthète (gracieuseté du toujours virtuose Christopher Doyle, directeur photo attiré de Kar-Wai), Jarmusch ajoute à son œuvre, déjà fort prisée, un autre chapitre d'une bravoure visuelle magnifique et, particulièrement, exigeant. Car, si ses talents de metteur en scène se sont toujours imposés, son dernier opus nous dévoile une autre facette de son cinéma. Un cinéma, à l'instar de celui d'Antonioni, qui cherche moins à raconter qu'à peindre son espace de l'intérieur, repoussant les limites de son spectateur et de toute évidence influencé par la symétrie plastique des œuvres d'Edward Hopper (comme ses réminiscences de *Sun in an Empty Room* vers la fin, ancrée à Séville). Dense et autoréférentiel (mené à son apogée par le personnage de Tilda Swinton, arguant que les meilleurs films s'apparentent à des rêves), *Limits of Control* est débarrassé de toute réponse, moins attiré par la finesse d'un récit que par l'appropriation et la réception de l'objet tel quel. Libéré des contraintes donc, le film se mue en un tableau riche en nuances, en répétitions et en complexités laissant entrevoir toute son énigme inhérente, sa vivacité poétique. Au spectateur de lire entre l'image, prise en constant voilement et dévoilement de sa vérité. Tant qu'il sera disponible à s'imprégner de ce rêve permanent, résigné à ne pas se poser de questions, tout en ne se dérochant pas à l'anti-suspens ambiant, l'expérience, elle, sera sans prix. **3**

■ **LES LIMITES DU CONTRÔLE** — États-Unis 2009, 116 minutes — Réal. : Jim Jarmusch — Scén. : Jim Jarmusch — Images : Christopher Doyle — Mont. : Jay Rabinowitz — Mus. : Jay Rabinowitz — Son : Robert Hein — Dir. art. : Eugenio Caballero — Cost. : Bina Daigeler — Int. : Isaac De Bankolé (Lone Man), Oscar Jaenada (serveur), Paz De La Huerta (Nude), Tilda Swinton (Blonde), John Hurt (Guitar) — Prod. : Stacey Smith, Gretchen McGowan — Dist. : Alliance.